

PASSION, ORIGINE, L'OMBRE D'UN DOUTE

Claude DUMÉZIL

Presque toujours, la naissance, par l'Etat Civil, le lignage ou la race, a servi de repère partiel, partial, pour reconnaître et façonner l'identité des individus. "On trouve les pommes sous les pommiers", disent ceux qui campent volontiers sur les certitudes minérales d'un roc, ici, végétal.

Je vous rapporterai tout à l'heure des histoires d'animaux qui contredisent ces certitudes.

Mais j'entrerai dans le vif de mon propos en vous narrant une rencontre catastrophique, celle d'un patient obsessionnel, Karl, avec un petit livre de Roger Caillois (1), rencontre avec achat immédiat, lecture, qui freinèrent pile, au point de la bloquer pendant longtemps, l'analyse de cet homme jeune, en lui soufflant en pleine structure un thème inépuisable d'obsession. Juste avant, cependant, s'était levé un coin du voile jeté sur des fantasmes sévèrement réprimés : Karl s'était vu, en rêve, habillé en femme, et quelle femme ! Une fois en cantatrice wagnérienne, une autre en danseuse nue. Et il avait enfin connu, en chantant ou dansant sur la scène du rêve, une sérénité légère et le bonheur que la passion de ses symptômes les plus avouables, des obsessions religieuses, lui interdisaient depuis la puberté à l'état de veille.

Le titre de l'essai de Roger Caillois responsable de ce coup d'arrêt, qui était un coup de maître, est **L'incertitude qui vient des rêves**. Il y développe une démonstration qui consiste en une sorte de confiance abstraite où jouent, avec une acrobatique rigueur, toutes les figures d'une variation sur le thème : "Je sens que je m'endors. Je sais que je m'éveille. Eveillé, je sais que je le suis. Mais, rêvant, je ne suis pas moins persuadé que je veille. De sorte que, persuadé d'être éveillé, je ne puis jamais être certain de ne pas rêver".

Karl évidemment va s'emparer de cette mécanique et vivre sa plus douloureuse passion car il ne trouve aucune parade à l'interrogation sans fin qui le saisit à toute heure, en toute situation, au travail, dans l'intimité conjugale, ou en séance. Il lui faut alors marquer une pause, reprendre ses arguments, remonter aux sources, chercher pourquoi la question se pose. Il suspend le temps, voire l'inverse : ce qu'il doit faire ici et maintenant s'efface devant la quête méticuleuse, l'examen au microscope des origines de la question.

Caillois illustre, fait scintiller ce reflet infiniment répété de soi dans les miroirs intérieurs d'une sorte de galerie des glaces, par l'exemple vertigineux du songe de Pao-Yu, emprunté à un roman chinois du 18ème siècle : **Le rêve du pavillon rouge**. Voici ce rêve :

c'est le songe de Pao-Yu qui rêve qu'il se trouve dans un jardin identique au sien.

"Serait-ce possible, se dit-il (pp-106 et suiv), qu'il existe un jardin identique au mien ?

Des servantes s'approchent de lui. Pao-Yu reste stupéfait : quelqu'un a-t-il des servantes à tel point pareilles à celles de ma maison ? Une des servantes s'écrie : "Voici Pao-Yu. Comment est-il venu jusqu'ici?" Pao-Yu pensa qu'on l'avait reconnu. Il s'avança et dit aux servantes : "Je me promenais. J'arrive ici par hasard. Promenons nous un peu". Les servantes se mirent à rire : "Quel aveuglement t Nous t'avons confondu avec Pao-Yu, notre maître, mais tu n'es pas aussi séduisant que lui".

C'étaient les servantes d'un autre Pao-Yu.

"Chères soeurs, leur dit-il, je suis Pao-Yu. Quel est votre maître ?"

"C'est Pao-Yu, répondirent-elles. Qui es-tu pour usurper ce nom ?" Elles s'éloignèrent en riant.

Pao-Yu était abasourdi "Jamais je n'ai été aussi mal traité. Pour quelles raisons ces filles me détesteraient-elles ? Y a-t-il vraiment un autre Pao-Yu ? Il faut que je m'en assure".

Tourmenté par ces pensées, il se retrouva dans une cour qui lui apparut étrangement familière. Il gravit l'escalier et entra dans la chambre. Il vit un jeune homme allongé qui lui ressemblait. Près du lit des filles riaient et s'affairaient. Le jeune homme soupirait. Une des servantes lui dit : "A quoi rêves-tu, Pao-Yu ? Es-tu malheureux ?"

"J'ai eu un songe des plus bizarres. J'ai rêvé que j'étais dans un jardin et qu'aucune de vous ne me reconnaissait. Vous m'avez laissé seul. Je vous ai suivi jusqu'à la maison et j'ai découvert là un autre Pao-Yu qui dormait dans mon lit".

Entendant ce dialogue, Pao-Yu ne put se contenir et s'exclama : "J'étais à la recherche d'un Pao-Yu, et c'était toi". Le jeune homme se leva, le prit dans ses bras et s'écria : "Ce n'était pas un rêve, tu es Pao-Yu".

Du jardin une voix appela : "Pao-Yu". Les deux Pao-Yu tremblèrent. Le Pao-Yu rêvé disparut. L'autre lui disait : "Reviens vite, Pao-Yu".

Pao-Yu s'éveilla.

Sa servante préférée lui demanda : "A quoi rêves-tu Pao-Yu ? Es-tu malheureux ?"

"J'ai eu un songe des plus bizarres. J'ai rêvé que j'étais dans un jardin et qu'aucune de vous ne me reconnaissait... "

Si le rêve, souligne R. Caillois, fait croire au rêveur, à s'y méprendre, qu'il s'interroge réellement à l'intérieur du rêve, c'est que l'interrogation elle-même n'a pas plus de valeur que l'image la plus saugrenue du rêve.

Le récit du rêve, ou même le simple souvenir de son contenu manifeste, hors analyse, ne permet en effet que le nouage de l'illusion et du semblant à l'exclusion de toute rallonge symbolique.

Si l'image et le mot délimitent bien l'un des intervalles où s'épand le "matériel analytique", ce n'est que de sa traversée, dans un espace transférentiel, que peut exister la cure et/ou se produire une interprétation au sens freudien.

Ce n'est, bien sûr, pas le parti pris par Caillois, résolument cartésien, il s'en réclame

sous son titre avec le sous-titre "Tentative d'Egarement" et la citation tronquée du philosophe : ... ".et que je ne saurais aujourd'hui trop accorder à ma défiance, puisqu'il n'est pas maintenant question d'agir mais seulement de méditer et de connaître".

La dimension de l'inconscient freudien manque donc, effacée chez Caillois par la pure jouissance du raisonnement qui exclut par principe toute dérive vers un trait d'interprétation ou d'échappement.

On ne peut pas dire qu'un tel montage rationnel échappe totalement à l'ordre symbolique ce serait faire fi de l'abstraction. Mais c'est la logique, pour elle-même, qui ne peut reconnaître le frayage de l'avant inconscient du sujet désirant. D'où s'origine "l'égarment" du rêveur, piégé dans son rêve, à l'abri de l'acte.

C'est l'acte, analytiquement parlant, qui appelle ce que j'écris -?iction, cette inscription du manque au champ de la vérité qui oriente et soutient la dynamique architecturale d'une cure. Comme l'un des effets de cet opérateur, il faut noter la mise entre parenthèses nécessaire d'un retour aux origines, au sens chronologique, comme condition d'une subjectivation qui ne soit pas du semblant.

Une des difficultés du travail sur la passe, c'est qu'il se situe un peu au-delà, un peu en deçà de ce moment de dépassion par où transite un sujet en analyse dans cette mutation éthique pour laquelle convient la qualification d'"instituant". Je m'en suis expliqué ici même en juin dernier à propos du "Traité du Cas".

Il est d'autres espaces à traverser dans la cure que celui qui sépare image et mot.

Je ne mentionnerai ici que le plus abyssal, sur lequel la jetée de quelques ponts, que j'appelle volontiers des traits, fait apparaître les figures de l'originnaire (au sens d'instituant) c'est la faille qui court dans l'analyse entre histoire et structure.

De l'originnaire, dis-je après Freud, et non pas des origines au sens de l'initium.

Il y a chez Freud une insistance, toute expérimentale, presque au sens de Claude Bernard, sur l'indépassable du "roc biologique", que l'on retrouvera comme limite de l'analyse elle-même sous la forme de la peur de la castration.

"On a souvent l'impression, dit-il, qu'on vient frapper, à travers toutes les couches psychologiques, contre ce roc qui se trouve au-dessous de tous les strates".

Il est clair qu'il manque ici, au Freud archéologue, l'outil conceptuel d'une prise en compte structural de l'analyse; il lui manque, mais il le sait. Il est émouvant d'entendre la conclusion de son article sur "Psychanalyse finie et infinie" "Consolons-nous en constatant que nous avons offert à l'analysé toutes les possibilités de comprendre et de modifier son attitude à l'égard de la peur de la castration", de l'entendre, dis-je, comme une adresse lucide aux psychanalystes des générations postérieures de se débrouiller avec cette question avec d'autres outils conceptuels, voire de nouveaux dispositifs.

C'est avec la même honnêteté que Freud a, bien antérieurement, reconnu les limites de sa théorie du traumatisme, traçant de ce fait même, à propos de la question du fantasme l'un de ces espaces a-temporels où va se dérouler la cure, espace que je souligne ici, entre histoire

et structure.

Un des genres les plus lapidaires de la littérature, le Haï-Kaï japonais, dépouille sa textualité de toute histoire pour faire clignoter la Structure. Exemple : "Il pleut, il est content, le petit canard". Anodin, pensai-je, jusqu'au jour où, attablé il y a vingt ans dans l'un des premiers restaurants japonais de Paris, je tentai de faire sourire la ravissante serveuse, japonaise, mais déguisée en japonaise. L'effet fut inattendu, foudroyant : un fou rire de la jeune femme, irrépressible, croissant, invalidant, qui exigea de ses collègues une évacuation hors de la salle et me fait toujours me demander si quelque grivoiserie orientale ne se cachait pas derrière l'innocente assertion : "Il pleut, il est content, le petit canard".

Mon hypothèse, aujourd'hui plus technique, est que l'absence d'histoire, l'impact sauvage du signifiant avait eu un "effet de structure", éventuellement "psychotisant".

En contrepoint du Haï-Kaï, voici une histoire pour les enfants, tirée du folklore russe. Bâtie sur des traits reliant histoire et structure, ce conte ressemble à un rêve. Mais c'est un conte. Encore une histoire de canard. Il s'intitule : "Le canard boiteux" (2).

Il était une fois un paysan et une paysanne qui n'avaient pas d'enfant. Un jour ils s'en allèrent au bois chercher des champignons. Ils marchèrent longtemps, longtemps.

En ramassant des champignons le paysan découvrit un nid; dans ce nid était blotti un joli petit canard.

- Regarde, femme, comme il est gentil, ce canard I

- Emportons-le chez nous I

Ils le prirent tout doucement et le portèrent à la maison; ils firent un nid garni de plumes et y placèrent le petit canard.

Le lendemain, le paysan et sa femme retournèrent aux champignons. Ils marchèrent longtemps dans le bois et revinrent à la maison avec leurs paniers pleins de champignons.

Ils trouvèrent leur isba bien rangée, la vaisselle essuyée et posée sur la planche et le torchon pendu au clou.

La femme dit

- Quelqu'un est venu ici

Le paysan dit

- Quelqu'un a fait le ménage

Ils allèrent demander à la voisine

- Voisine as-tu vu quelqu'un entrer chez nous ?

La voisine répondit

- J'étais assise sur le perron et je sommeillais. Je n'ai rien vu.

Le lendemain le paysan et sa femme allèrent encore chercher des champignons. Ils revinrent à la maison avec des paniers pleins de champignons; ils trouvèrent le couvert mis, et sur la table, un pot plein de soupe chaude et un gros pain fraîchement cuit.

La femme dit

- Quelqu'un est venu ici

Le paysan dit

- Quelqu'un a fait la cuisine I

Ils sortirent et demandèrent à la voisine

- Voisine, n'as-tu vu personne entrer dans notre isba ?

La voisine répondit

- J'ai vu une fillette qui portait des seaux d'eau chez vous. Elle était jolie, mais elle boitait un peu.

Le lendemain matin, le paysan et sa femme firent semblant d'aller encore au bois, mais ils se cachèrent dans un coin pour voir si quelqu'un viendrait dans leur isba.

Ils virent une belle fillette en sortir avec deux seaux et se diriger vers le puits. Le paysan et sa femme entrèrent aussitôt dans l'isba et trouvèrent vide le nid du canard ; il n'y avait plus dedans que des plumes. Ils les jetèrent dans le poêle où ils flambèrent.

La fillette rentra portant les seaux pleins. Elle eut peur et se précipita vers le nid, mais elle ne trouva ni le nid ni les plumes. Elle s'assit et pleura amèrement. Le paysan et sa femme la caressaient, la consolait :

- Ne pleure pas, fillette, ne pleure pas petite. Tu seras notre fille, nous t'aimerons, nous te gâterons.

La jeune fille répondit :

- Je serais restée avec vous mais vous avez brûlé mes plumes, vous m'avez enlevé mes ailes. Je ne veux plus rester avec vous. Faites moi une quenouille et un fuseau et je filerai en attendant le départ.

Les paysans lui firent une quenouille et un fuseau et elle s'assit sur un banc dans la cour, pour filer le lin. Une troupe de canards vint à passer. Ils virent la jeune fille et chantèrent :

« La voilà notre fillette !
La voilà notre belle !
Dans une cour assise
Elle file le lin,
Elle garnit son fuseau.
Jetons lui des plumes
Pour qu'elle vienne avec nous ».

La jeune fille répondit :

« Je n'irai pas avec vous.
Nous étions dans la prairie,
J'ai eu la jambe cassée
Et vous m'avez abandonnée ».

Les canards jetèrent des plumes et partirent.

Une autre bande de canards vint à passer. Ils virent la fillette et chantèrent :

« La voilà notre fillette !
La voilà notre belle !
Dans une cour assise
Elle file le lin,
Elle garnit son fuseau.
Jetons-lui des plumes Pour qu'elle vienne avec nous" ».

Ils lui jetèrent des plumes. La fillette s'en couvrit et se transforma en canard. Elle s'envola et suivit la troupe. Le paysan et sa femme restèrent seuls.

On entend courir, dans cette histoire métaphorique, du désir, du transfert, de la répétition. Le conte fait jouer l'objet, met en scène la castration et se clôt, en contrepoint, sur un temps, originaire, de la partition fille-oiseau.

Il aura fallu une cassure de patte, une destruction du nid, puis une première passée de canards, pour que ce soit la seconde passée qui fasse, pour la fillette-semblant, moment instituant, dans le deuil du couple de paysans.

L'origine, ou plutôt l'originaire, dans ce conte, n'est pas lié à la seule histoire du petit canard boiteux, mais quelque chose de l'ordre de l'Acte, acte tout entier dans la parole du conteur et dans la question de son adresse...

Le déroulement chronologique linéaire où se cantonnerait une certaine conception historique de l'origine ne ressortit qu'à la fable et ne se supporte que d'image. Ce n'est que la seconde "passée" des canards, après l'échec nécessaire de la première, qui fait acte. L'acte suppose une dé-passion, c'est ce qui le différencie notamment de l'action.

Dans la théorie freudienne de la cure, à partir de 1920, ce qui s'énonce "pulsion de mort", reconnaissant l'étroit nouage des représentations de vie et de mort à chaque temps où un sujet vit et s'exprime, fait tomber l'illusion d'un déroulement de cure comme simple diachronie allant de l'infans à l'exitus, et donne à la démarche psychanalytique une dimension bien plus complexe que celle d'une longue marche vers la liberté.

En écho à ces histoires, aussi bien le conte russe que le rêve chinois, je suis allé voir ce que disait Otto Rank dans son étude sur le Double.

La traduction française que j'ai eu entre les mains (3), qui est je crois la première, date de 1932. Elle réunit dans un même volume l'étude en question, qui date de 1914, et un essai sur Don Juan, écrit en 1922. Avant et après, donc, la pulsion de mort de Freud. Dans l'avant-propos de cette traduction française, Rank souligne une étroite corrélation entre les deux ouvrages (qui ne semble pas que de circonstance) : "Dans l'un comme dans l'autre, dit-il, il est question de problèmes remontant aux origines les plus reculées de l'homme... concernant les relations de l'individu avec son propre moi et la menace de sa destruction complète par la mort que l'homme essaye d'annihiler par toute une série de mythes basés sur les croyances que la religion, l'art et la philosophie lui offrent en consolation".

"Passion de l'immortalité", voici le titre qui vient, en point d'orgue, au bout de ces réflexions sur passion, origine. Ce pourrait être le titre d'un prochain travail, à moins que ce ne soit déjà, à notre insu, le thème de notre matinée aujourd'hui.

Il me revient en mémoire, en guise d'épilogue, une autre histoire russe, vécue, celle-là. Elle me paraît maintenant assez exemplaire de la rencontre de purs signifiants, autoritaires, avec l'obscur objet du désir : un coup de force, en somme, comme un coup de foudre...

J'avais six ou sept ans. Elle, une dizaine d'années. Nous nous étions connus sur les bancs du conservatoire Rachmaninof. Parce qu'elle était douée, jolie, qu'on la disait russe, blanche, malgré un teint éclatant, elle me fascinait et je la taquinais, nous nous taquinions. Ça ne me gênait guère qu'elle ait l'avantage de l'âge, et souvent de l'esprit jusqu'au jour où elle transforma en haine tenace ma passion débutante, avec une devinette de son pays

"Qu'est-ce qui est vert, qui chante,
Et qui est suspendu dans mon salon ?"

Eh bien, me dit-elle, après avoir savouré quelques instants mon embarras, c'est un

hareng. Devant mon étonnement indigna, elle persifla, triomphante :

"J'ai bien le droit de suspendre un hareng dans mon salon et de le peindre en vert. Et puis j'ai dit qu'il chantait pour que tu ne trouves pas !"

J'allais donc au tapis pour le compte.

Il me fallut une bonne dizaine d'années pour oser m'intéresser à nouveau aux devinettes, et une longue analyse, bien après, pour savoir enfin, mais alors, sans l'ombre d'un doute, que la question de la passion et de l'origine n'était pas si mal posée par l'arbitraire des signifiants.

-
- (1) Gallimard, collection Idées, n0488-
 - (2) Extrait des **Mille et une malices de Maître Renard**. Contes populaires adaptés par Mmes Auroy et Isserlis, F. Nathan, Paris 1933, pp 113 et s.
 - (3) Denoël et Steele, Bibliothèque Psychanalytique.